

Nouveaux Cahiers du socialisme



Les décroissants : des néomalthusiens ?

Joan Martinez-Alier

Numéro 14, automne 2015

La décroissance, pour la suite du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martinez-Alier, J. (2015). Les décroissants : des néomalthusiens ? *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 71–75.

Les décroissants : des néomalthusiens ?¹

JOAN MARTINEZ-ALIER

Dans les années 1960 et 1970, des auteurs connus sous le nom de « néomalthusiens », parmi lesquels le professeur d'écologie de Stanford, Paul Ehrlich, tirèrent la sonnette d'alarme à propos de l'augmentation de la population. De fait, l'alarme méritait d'être sonnée, la population humaine étant passée de 1,5 milliard à 6 milliards d'individus au cours du XX^e siècle. Dans les années 2010, la population mondiale atteint les 7 milliards d'individus, mais la fécondité (le nombre d'enfants par femme) décline rapidement dans de nombreux pays ou stagne sous la barre des deux enfants dans beaucoup d'autres. La population mondiale atteindra probablement son apogée, avec 8,5 milliards ou 9 milliards d'habitants, d'ici 2050, puis déclinera légèrement. On n'assistera alors plus seulement à un dépeuplement rural, mais aussi à un dépeuplement urbain dans certains pays.

Ehrlich, qui publia *The Population Bomb* en 1968², reconnaissait que la surpopulation n'était qu'un des facteurs de la dégradation environnementale. Il proposa une équation devenue célèbre : $I = P \times A \times T$. Cette équation pose que l'impact environnemental I (par exemple, la hausse des gaz à effet de serre qui modifie la composition de l'atmosphère) dépend de la taille de la population P, de son revenu par tête A (l'« abondance ») et des technologies utilisées T. La population demeure donc pour lui un facteur important.

Le mouvement de la décroissance aborde rarement le thème de l'accroissement de la population. De façon générale, tout en s'opposant à cet accroissement, il met plutôt l'accent sur les inégalités sociales en termes de consommation par habitant. C'est un trait commun à d'autres courants à gauche.

En général, les décroissants et les décroissantes n'apprécient guère les décisions politiques par le haut qui touchent à la démographie et les restrictions migratoires invoquées dans les années 1960 et 1970 par des néomalthusiens

1 Texte tiré de Giacomo D'Alisa, Federico Demaria et Giorgio Kallis (dir.), *Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère*, Neuvy-en-Champagne/Montréal, Le Passager clandestin/Écosociété, 2015.

2 Traduit et publié en France en 1972 sous le titre *La Bombe P*, Paris, Fayard.

comme Paul Ehrlich ou Garrett Hardin. Ils n'ont de goût ni pour la stérilisation forcée ni pour la politique de l'enfant unique imposée par l'État chinois. Mais les décroissants, contrairement aux marxistes, s'inquiètent ou devraient s'inquiéter des questions liées à la population. Dans son *Essai sur le principe de population*, publié en 1798³, Malthus est pessimiste concernant la croissance de la production agricole, qui se traduirait selon lui par des rendements décroissants par rapport au travail fourni. Si l'accroissement de la population se traduisait en effet par un accroissement de la main-d'œuvre, la production, quant à elle, n'augmenterait pas dans les mêmes proportions, conduisant, à terme, à une situation de pénurie alimentaire. Les marxistes contestaient Malthus non seulement pour sa théorie des rendements décroissants, mais surtout parce qu'il suggérait qu'il ne servirait à rien d'améliorer la situation économique des pauvres, car cela aurait pour résultat d'augmenter leur fécondité, un point de vue clairement réactionnaire. Les marxistes critiquaient aussi l'obsession de Malthus pour les crises de subsistance alors que, pour Marx, de telles crises étaient dues à des investissements excessifs par rapport au pouvoir d'achat du prolétariat exploité. Du point de vue marxiste, les besoins en main-d'œuvre bon marché du capitalisme poussent à l'accroissement de la population ; dans un système social non capitaliste, faisait remarquer Engels, la démographie pourrait être mieux contrôlée.

Les décroissants et les décroissantes connaissent tous ces arguments et, bien qu'hostiles aux positions réactionnaires de Malthus, ils pensent que la population ne doit pas croître sans contrôle. Ils sont en désaccord avec l'optimisme des économistes selon lequel la population humaine n'est pas une menace pour l'environnement. Pour ces économistes, l'accroissement de la population est souhaitable car, expliquent-ils, la productivité à l'hectare et, plus encore, la productivité horaire du travail pourraient augmenter grâce au progrès technologique. Dans son livre de 1965 intitulé *Évolution agraire et pression démographique*⁴, l'économiste danoise Ester Boserup explique que l'accroissement de la population a conduit à une augmentation de la productivité (retournant ainsi l'argument de Malthus). En effet, il a permis le développement de systèmes de production plus intensifs avec des rotations plus courtes (de l'agriculture itinérante à la rotation de cultures irriguées). Cependant, si l'argument est recevable pour des périodes plus anciennes de l'histoire économique, depuis le milieu du XIX^e siècle, l'agriculture en Europe a été de plus en plus tributaire d'engrais importés comme le guano, et, par la suite, des engrais industriels. Le système agroalimentaire moderne est également très gourmand en énergie fossile. On peut donc considérer qu'il n'y a pas eu d'amélioration de la productivité d'un point de vue écologicoéconomique.

3 Thomas R. Malthus, *Essai sur le principe de population*, tomes 1 et 2, Paris, Flammarion, 1992 [1798].

4 Ester Boserup, *Évolution agraire et pression démographique*, Paris, Flammarion, 1970 [1965].

Les décroissants ne sont pas les héritiers et les héritières de Malthus lui-même, mais plutôt des néomalthusiens féministes radicaux du tournant du XX^e siècle (en Europe et aux États-Unis) qui défendaient la « procréation consciente ». Ce mouvement féministe et protoenvironnemental jugeait alors les pauvres capables de « procréation consciente » et volontaire⁵. Aujourd'hui, au contraire, le néomalthusianisme des riches considère le taux de reproduction plus important chez les pauvres à travers le monde comme une menace pour leur propre environnement, qui passe par les flux migratoires. Pour Hardin, cela impose même une « éthique du canot de sauvetage ». D'où la nécessité de mesures politiques démographiques par le haut. Le néomalthusianisme au tournant du XX^e siècle, au contraire, ne cherchait pas à imposer d'en haut des politiques de contrôle de la population.

Les décroissants se sentent proches de la vision « par le bas » prônée par les féministes néomalthusiens et ne partagent pas l'optimisme de certains économistes au sujet de l'accroissement de la population. Ils se moquent de l'argument selon lequel, pour que les retraités continuent à percevoir une pension, il faudra de plus en plus de travailleuses et de travailleurs jeunes, ouvrant ainsi la voie à une sorte de pyramide de Ponzi démographique.

Les anarchoféministes néomalthusiens plaidaient pour le droit des femmes à choisir librement le nombre d'enfants qu'elles désiraient avoir. Plusieurs d'entre eux et elles s'intéressaient explicitement aux questions environnementales et se demandaient combien de personnes la Terre pourrait nourrir durablement. Ce mouvement social international important (animé par des figures comme Emma Goldman et Margaret Sanger aux États-Unis, ou Paul Robin en France) se proclamait ouvertement « néomalthusien », mais contrairement à Malthus, il pensait que l'accroissement de la population chez les pauvres pouvait être enrayer sur la base de décisions volontaires. La contraception, y compris par vasectomie volontaire, était recommandée. Le mouvement ne s'en remettait pas à l'État pour imposer des restrictions à l'accroissement de la population. Au contraire, il s'appuyait sur un activisme par le bas fondé sur la liberté des femmes et le souci d'éviter tant la pression à la baisse qu'une population trop importante ferait peser sur les salaires que la menace qu'elle représenterait pour l'environnement et la subsistance humaine. L'accroissement de la population qu'on prévoyait à l'époque avait ainsi conduit à la recherche d'idées et de comportements capables de l'enrayer. En France et ailleurs, des néomalthusiens et des néomalthusiennes défièrent les autorités politiques et religieuses en appelant à une « grève des ventres »⁶ et en défendant des idées antimilitaristes et anticapitalistes. Le contrôle

5 Voir Eduard Masjuan, *La ecología humana en el anarquismo ibérico (urbanismo « organic » o ecológico, neomalthusianismo y naturismo social)*, Barcelone et Madrid, Icaria et Fondation Anselmo Lorenzo, 2000, et Francis Ronsin, *La grève des ventres. Propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1980.

6 Voir Ronsin, *op. cit.*

volontaire de la population renvoyait alors au refus de fournir au capitalisme cette « armée de réserve de travailleurs et de travailleuses » qui lui garantirait une main-d'œuvre bon marché.

Hors des frontières états-uniennes et européennes, le mouvement fut actif en Argentine, en Uruguay et à Cuba. Au Brésil, Maria Lacerda de Moura écrivit en 1932 un livre intitulé *Amai e não vos multipliqueis* (« Aimez et ne vous multipliez pas »). En Inde du Sud, Periyar E. V. Ramaswami fonda, en 1926, le Mouvement du respect de soi. Il développa une philosophie politique opposée au système de castes et favorable à la liberté des femmes. Il encouragea la contraception, en contradiction avec les principes religieux hindous de pureté du sang et donc de contrôle de la sexualité des femmes⁷. Soixante ans plus tard, cherchant à comprendre le faible taux de natalité dans l'État du Tamil Nadu, des démographes remarquent que le niveau d'éducation des femmes y est faible (par rapport à l'État voisin de Kerala) et que la pauvreté y est élevée. Il est donc possible que la volonté politique et le mouvement de réformes sociales mis en place par Periyar aient joué un rôle dans la transition démographique.

Lorsque Françoise d'Eaubonne⁸ introduisit, en 1974, le terme « écoféminisme », elle faisait partie des militantes et des militants de la dernière vague du mouvement néomalthusien radical ; elle se battait pour le droit à l'avortement et pour la liberté sexuelle des femmes (qui avait bien progressé à l'époque), mais aussi des homosexuelLEs, encore criminalisés en Europe.

En conclusion, différents types de malthusianisme et de néomalthusianisme ont donc existé au cours des 200 dernières années.

- Pour Malthus, les populations humaines, à moins d'être contenues par les guerres et les épidémies ou par le choix peu probable de la chasteté et du mariage tardif, croissent de façon exponentielle. La nourriture n'augmenterait pas proportionnellement à l'augmentation de la force de travail, du fait des rendements décroissants. S'ensuivraient donc des crises des moyens de subsistance.
- Les néomalthusiens et les néomalthusiennes, au tournant du XX^e siècle, pensaient que les populations humaines pouvaient réguler leur propre croissance grâce aux moyens de contraception. Cela passait par la liberté des femmes, souhaitable en elle-même. La pauvreté s'expliquait par les inégalités sociales. La « procréation consciente » était nécessaire afin d'éviter les bas salaires et la pression exercée sur les ressources naturelles. Ce mouvement « par le bas », populaire en Europe et aux États-Unis, s'opposait aux États (qui voulaient plus de soldats) et à l'Église catholique.

7 Voir Periyar E. V. Ramaswami (1930), « The case for contraception », dans Ramachandra Guha (dir.), *Makers of Modern India*, New Delhi, Penguin, 2010, p. 258-259.

8 Voir Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay, 1974.

Les néomalthusiens et les néomalthusiennes des années 1960 et 1970 sont apparus du fait du retard de la transition démographique et devant le peu de succès remporté de par le monde par les propositions des néomalthusiens de la période antérieure. Ils plaidaient pour une doctrine et des pratiques imposées par le haut et soutenues par des organisations internationales et certains gouvernements. La hausse de la population était, de leur point de vue, l'une des causes principales de la pauvreté et de la dégradation environnementale. Dans ces conditions, les États devaient mettre en œuvre des méthodes de contraception, parfois même sans l'accord des populations (et particulièrement des femmes).

Les décroissants et les décroissantes sont révoltés par la première et la troisième proposition, mais se reconnaissent largement dans la deuxième. L'idée d'une restriction volontaire de la procréation, un acte collectif d'autolimitation contre les moteurs de la croissance continue, a inspiré le mouvement de la décroissance. C'est ainsi que Yves Cochet (longtemps membre du Parlement européen et partisan de la décroissance) proposait récemment, une « grève du troisième enfant »⁹.

9 Mourad Guichard, « Yves Cochet pour la "grève du troisième ventre" », *Libération*, 6 avril 2009, <www.liberation.fr/societe/2009/04/06/yves-cochet-pour-la-greve-du-troisieme-ventre_551067>.